

Felix d'ici et d'Ailleurs...

Annie-Laurence Lieutier, Copyright

(SCENARIO)

Scène I
Les bergers

La salle est dans la pénombre, on entend des bruits de troupeaux et de nature, un berger qui hèle ses bêtes et un air de flûte qui passera par-dessus le reste.

Le rideau s'ouvre sur un paysage landais de marais (rétro projection de photo d'Arnaudin et,ou, décors). Un chêne (3D) qui traverse les siècles sera le témoin des rencontres successives des personnages. Entre le chêne et le décors de fond, des moutons paissant et un pâtre sur échasses tricotant (figurants). L'air de flûte s'amenuise.

Felix-Simon Arnaudin arrive en sifflotant sur son vélo, le fusil à l'épaule et l'appareil photo sur le porte bagage. Il pose les pieds à terre, dos au public.

Voix off :

- Ma chère Marie, j'aime respirer la douce et sauvage odeur de liberté de ma vaste terre, à m'en emplir le corps. Je m'émerveille chaque matin lorsque je la parcourre et j'éprouve le même indescriptible plaisir à capturer en silence chaque aube qui la magnifie. Je ne peux et ne veux consacrer ma vie à autre destin qu'à celui qui me lie à la Haute Lande : graver la mémoire des hommes qui y vivent afin que les générations futures n'oublient pas leurs racines, un arbre sans racine est si fragile...

Un enfant berger (qui jouait de la flûte) passe à côté de lui avec ses brebis. Ils se saluent brièvement en gascon et Arnaudin qui est descendu de son vélo prend une photo. Rétro projection d'une photographie d'Arnaudin sur le mur au fond de la scène

Chant de Berger Landais en Gascon

Le berger continue sa route et chante la fin de la chanson tout en s'éloignant avec son troupeau. Felix-Simon Arnaudin pousse son vélo jusqu'au chêne et découvre avec surprise un homme qu'il ne connaît pas adossé à l'arbre.

Felix : Bonjour monsieur...*(il soulève son chapeau, vêtements XIXe)*

Fortunato : Fortunato. Buenas dias, señor...*(même geste, vêtements indiens Argentins)*

Felix : Simon Arnaudin. Je ne crois pas vous avoir déjà rencontré ?...

Fortunato : No señor, le son de la flûte m'a attiré ici. Nos bergers se ressemblent...

Felix : Les échasses ?

Fortunato : No señor Arnaudin, les visages endurcis des enfants qui n'ont pas d'enfance, la laine ou la peau de leur bête en guise de vêtement , la bouillie comme repas et la flûte pour leur tenir compagnie.

Tandis que Fortunato décrit les bergers indiens de Humahuaca, des petits bergers vêtus avec des ponchos s'installent pour chanter, leur troupeau de chèvres et de brebis devant eux. Nouvelle photo d'Arnaudin

Chanson : « Yo jamas fui un nino » (Texte : Fortunato Ramos, Musique : Annie-Laurence Lieutier)

Felix Arnaudin est pensif.

Felix : Il est vrai qu'ils se ressemblent...

D'où venez-vous monsieur ? Votre accent m'est inconnu, pourtant je connais presque tous les patois locaux !

Fortunato : De Humahuaca.

Félix : Etrange, ce nom ne me dit rien...Cela se situe-t-il au Nord ou au Sud de Labouheyre ?

Fortunato : Au Nord de l'Argentine señor Arnaudin.

Félix : Au Nord de l'Argentine ?!!...Bien sûr, oui...Vous affirmez avoir pu percevoir le son de cette flûte et accourir sitôt ?!! Comment pourrais-je vous croire monsieur ? L'Océan Atlantique sépare nos pays ! Seriez-vous un fou ?

Fortunato : Peut-être, peut-être...un fou...c'est ainsi que vous êtes surnommé aussi n'est-ce pas ? : Le pèc, le fou. Fou, je ne le suis pas plus que vous señor ; la musique et l'âme des hommes n'ont pas de frontière...si, le chant de cette flûte est venu toucher mon cœur et me voilà proche de vous.

Felix : Lou pèc, je vous l'accorde...Vous connaissez donc le nom dont on m'affuble ici ...Oui, je suis traité d'insensé et de fou à cause de l'acharnement dont je fais preuve pour que la culture de ma terre et de mon peuple ne sombre pas dans l'oubli.

Changement d'attitude, il montre un soudain intérêt pour Fortunato.

Nos paysages se ressemblent-ils aussi ?

Fortunato : Quelque part, certainement...l'Argentine est si vaste. Là où j'habite, les montagnes touchent le ciel. *(Air de flûte indienne très discret à l'arrière pendant le dialogue)*

Le triste point commun de nos paysages est leur disparition inéluctable, c'est en cela qu'ils se ressemblent...et ton peuple de bergers comme le mien possède cette crainte dans le cœur de voir détruire son territoire de son vivant n'est-ce pas ? Ai-je décelé la même inquiétude dans le son de la flûte de ton pâtre... ?

Félix : Oui, ils ont peur. Une loi va bientôt passer, une décision de l'empereur...Les communes auront pour obligation de vendre des hectares pour y planter des pins de façon intensive. *(Air de flûte landaise qui se chevauche avec l'autre, jeu de volume)* Ils n'auront bientôt plus d'espace pour faire paître les bêtes et sans leur fumure, il n'y aura plus de quoi nourrir leurs terres pour les cultures : cette loi sonnera le glas de l'auto subsistance de tout un peuple. Oui, je vais assister à l'appauvrissement et à la disparition du vrai peuple de la Lande, celui qui a su apprivoiser et aimer cette terre si rude.

Fortunato : Nous souffrons presque du même problème señor, les décisions prises par les gouvernements en Amérique du Sud et en Amérique Centrale sont terribles...eux ne font pas planter des arbres, ils les font couper : nos forêts deviennent des déserts...Nous indiens, bergers, vivons de la forêt, de la pêche, de la chasse, de la culture, de nos bêtes. Sans la forêt, des milliers d'indiens s'éteindront.

Félix : Disparaîtront-ils en silence...? *(fin de la musique)*

Fortunato : Je ne sais pas señor, personne ne se préoccupe de nos bergers, personne ne se préoccupe du petit peuple et non-instruit il ne peut se défendre.

Félix : Disparaîtront-ils dans l'indifférence... ?

Fortunato : Ceux qui ne les connaissent pas les comparent à des bêtes sauvages, des arriérés, alors qu'ils vivent en harmonie avec la Pachamama, terre nourricière. Oui, nos peuples se ressemblent, comme nous nous ressemblons Simon.

Félix : Que restera-t-il alors de nos racines ? Qui fera chanter la Lande, qui fera chanter la forêt ?

Le rideau tombe brusquement.

Scène II

Les résiniers

Le rideau s'ouvre sur des bruits et rythmes de hapchots (Jeux de rythmes). Diffusion d'odeur de pin. Pas de musique.

Arrière plan : décors de pignada, arbres plantés en ligne ou photo d'Arnaudin. Le chêne est toujours là.

Un coup de fusil retentit. Felix Arnaudin, précédé d'un chien, passe et relève un lièvre à côté du chêne.

Félix : Que tu es beau ! Je n'échangerai rien contre le bonheur que me procurent ces matinées de chasse !

Fortunato : Il n'est pas mal mais je préfère l'iguane ou la biche.

Félix : Fortunato ?!!

Fortunato : Je suis revenu offrir à ton berger un erke, un instrument à vent de chez moi.

Félix : Etonnant...cela ressemble à une sorte de trompette rustique, moitié cornet, moitié flûte.

Fortunato : Oui, trompeta rustica ; on l'appelle aussi quepa. En langue Quechua, cela signifie « nino de corta edad », petit enfant. Elle est utilisée pour les rites sacrés : on dit que qu'elle porte la voix de la Pachamama, la Terre Mère...

Mais où est ton berger ?...Je n'entend ni mouton, ni mélodie, juste ce curieux rythme qui résonne au milieu des arbres.

Musique : Jeux de rythmes, voix d'ambiance de travail

Felix : Les bruits que tu entends sont les hapchots qui entaillent les pins. Des hommes utilisent cet outil pour blesser les arbres afin que la résine s'écoule dans des pots accrochés au tronc. Plus tard, les femmes, les épouses, les mères la récolteront. Ici, nous la nommons la gemme.

Fortunato : Un nom de pierre précieuse pour de la sève de pin ?!

Felix : (Ironique) Les investisseurs qui ont ensemençer leurs parcelles commencent déjà à nommer le pin « l'arbre d'or »... mais j'aime à imaginer que l'étrincelante lumière du soleil se reflétant sur la résine fût à l'origine de son surnom de gemme.

Fortunato : Mais ton berger, Simon, où est- il ?

Felix : Mon berger...il a du se séparer de ses moutons. Les plantations obligatoires n'ont fait que s'étendre sur l'ordre de Napoléon après ton départ en 1857, et ma belle Lande déserte s'est transformée en forêt géométrique durant ton absence (*photographie*). Les pâtres-laboureurs, désormais pauvres métayers sans terre ni troupeau, deviennent tous ouvriers par la force des choses : la résine, l'écorce du pin, le charbon, voilà leur nouvel esclavage. Les ovins disparaissent faute de pâturage, et leur gardien avec. Mon berger, Fortunato, doit pleurer ses brebis et travaille quelque part dans la pinède pour plus fortuné que lui. Ses protestations n'ont pas été entendues ou plutôt, elles ont été ignorées. Les chants des flûtes et des gales se font de plus en plus rares Fortunato...

Felix Arnaudin fait silence, l'air désolé et pensif puis se reprend :

Montre moi ce erke que tu as apporté et je te montrerai un instrument que tu ne verras nulle part ailleurs : un tuhère.

Fortunato : Un tuhère ? Qu'est-ce donc ?

Félix Arnaudin se lève et décroche l'instrument des besaces de son vélo. Il se lance dans une explication passionnée.

Felix : Le tuhère est une sorte de trompe fabriquée d'une branche de pin creusée. Cet instrument a un son épouvantable. Les jeunes adorent ça : c'est à celui qui fera le plus de bruit ! Il est encore parfois utilisé durant les fêtes de Noël, parfois même à l'église ! Les résiniers l'utilisent aussi comme trompe d'appel.

Tuhère (bref)

Fortunato : Cela ressemble beaucoup au didgeridoo.

Felix : Plait-il ? Le tuhère existerait donc ailleurs ?

Fortunato : Ce genre d'instrument est utilisé par les aborigènes depuis des centaines d'années en Australie : une branche d'eucalyptus évidée par les termites. L'homme souffle bruyamment et chante dans le didgeridoo dont il se sert comme une caisse de résonance. Généralement, un autre l'accompagne rythmiquement en frappant deux os l'un contre l'autre (**Didgeridoo durant le descriptif**).

Felix : Terra Australis...l' Australie...j'ai vaguement entendu parler de ce continent...Une pure merveille pour les naturalistes, paraît-il. Quelle chance as-tu eu de te rendre là-bas...

Fortunato : Non, j'ai simplement vu une émission traitant de ce sujet à la télévision !

Felix : La télévision ?

Fortunato : Euh...une sorte poste de radio avec des images...

Felix : De poste de radio ? De quoi me parles-tu ?!

Fortunato : Du futur Simon...

Felix : Tu es réellement fou ou peut-être est-ce moi !! Peu importe, j'aime tes mystères même si je ne te comprends pas toujours !!

Tu me parles de ton futur, moi je vais te montrer un morceau de mon passé : Regarde, voici un tchalémine, c' est l'instrument le plus ancien dont on se souvienne dans la région, une sorte de haubois.

Air au Tchalémine

Un très vieux berger d'Escource me l'a donné...avec il faisait danser les belles.

Fortunato regarde son erke. Il le tend à Arnaudin.

Fortunato : Tiens, si tu vois le berger, tu lui donneras. Je ne saurai pas le trouver au milieu des pins. Quel est son nom maintenant ?

Felix : Gemmeur résinier.

Fortunato : Jé meurs résigné ?! ... : Muero resignado ? Nom de circonstance pour une reconversion inexorable... !

Felix : Non, gemmeur vient du mot gemme et résinier de résine...mais ta traduction erronée n'est malheureusement pas si loin de la vérité... Les métayers sont exploités par leur maître et les petits propriétaires terriens sont en train de se faire asphyxier par la nouvelle orientation économique de la région : Il était prévisible que les terres landaises fussent réparties entre la haute bourgeoisie Bordelaise et Parisienne...

Les riches spéculateurs étrangers étranglent le Landais et s'éloignent de plus en plus du monde rural ; le nouveau bourgeois n'a que faire du paternalisme auquel le métayer est habitué et j'ai bien peur que les rapports entre ces deux classes deviennent vraiment conflictuels ... Déjà les incendies deviennent un moyen d'expression locale... Je ne crois pas que la colère des bergers en soit l'unique cause.

Photographie d'incendie, gravures, bruit des pompiers, cris.

Fortunato : Chez toi on plante trop, chez moi on déboise trop mais le résultat est le même : Depuis des siècles nous, indiens, sommes tués, emprisonnés pour vider nos territoires, cela pour la même raison qui fait disparaître ton petit peuple : le profit.

Les terres, les parcelles... Cela fait bien longtemps que personne ne respecte les territoires indiens. Chaque jour, des monstres mécaniques détruisent nos terres ancestrales ; des forêts entières sont rasées au bulldozer et incendiées, nos villages sont aspergés de pesticides. Nos maisons, nos sites funéraires, nos dernières parcelles de forêt subissent la folie d'hommes qui vivent à des milliers de kilomètres de nos territoires.

Les terres, les parcelles... les indiens disent que la terre et ce qui y vit n'appartient à personne, ce sont les hommes qui appartiennent à la terre. Ils y naissent, y marchent, y vivent et y meurent. Pourquoi l'achetons-nous ? Elle n'appartient à personne...

Chanson : « Yvy » (Texte guarani de Ramon R.Silva, Musique : Annie-Laurence Lieutier)

Felix : Les indiens ont raison cher Fortunato , la terre n'appartient à personne... mais l'homme est-il encore capable de vivre dans le partage et l'harmonie ?

Fortunato : L'homme a oublié...

Tes bergers comme les indiens savaient prendre de la nature ce dont ils avaient besoin, pas plus. A ma première venue, j'ai vu les tiens surveiller leurs brebis avec leurs belles silhouettes d'échassier, tricotant, jouant de la flûte ou de la cornemuse. La fumure de leurs moutons servait comme chez moi à enrichir les petites cultures de millet ou de seigle dont ils se nourrissaient. L'homme a oublié... mais peut-être...

Felix : Oui, et chacun possédait quelques arbres à exploiter autour de son quartier. La nature leur apportait lièvres et autres bêtes à manger. Pauvres, certes ils l'étaient, leur vie était rude et sans pitié mais ils étaient là et vivaient en harmonie entre eux et avec ce qui les entourait. L'homme est en train d'oublier...

Fortunato : Le modernisme nous ouvre ses portes mais les bergers, les indiens ont presque tous disparus. Aujourd'hui, la maladie est éradiquée chez toi mais elle apparaît chez moi.

Ce modernisme n'a pas su partager ses avantages avec eux, il les a condamnés : Autrefois il n'y avait pas de clôture pour les empêcher de chasser pour se nourrir, personne ne les privait pas de leur moyen d'existence, personne ne leur enlevait la vie.

Je connais un très beau poème Lacandonio. Ces indiens vivent dans l'immense jungle mexicaine en Amérique centrale : eux aussi ont été rattrapés par les bulldozers, les 2/3 de leur forêt ont été détruits en quelques années. Ecoute leur poésie:

***« Notre Seigneur créa le ciel
et créa la forêt.
Il sema les étoiles du ciel
et les arbres de la forêt.
Les racines des étoiles
et celles des arbres
forment un tout.
Lorsqu'un arbre est abattu,
une étoile tombe... » (Chan Kin-Naja)***

***« Nuestro Señor creó el cielo
Y creó el bosque
El sembró las estrellas del cielo
Y los árboles del bosque***

***Las raíces de las estrellas
Y de los árboles forman un todo.
Cada vez que un árbol es abatido,
Se cae una estrella... »***

Les indiens pourront-ils survivent longtemps si chaque jour davantage on abat les arbres et on fait tomber les étoiles ?...

Felix : Viens Fortunato, allons marcher un peu. Ici, le mois de Septembre est un ravissement pour les yeux...La forêt se pare d'un tapis de bruyère et les rayons du soleil entre les pins deviennent des cascades d'or...Viens, je vais te présenter à l'amour de ma vie : ma terre natale.

Le rideau tombe tandis que les deux hommes se lèvent et s'éloignent.

Scène III

L'exode

Felix Arnaudin , vieillard, arrive à pied. Il s'installe sur un petit banc en bois posé au pied du chêne et y pose son chapeau. Il ouvre un énorme cartable de cuir, jette un œil à un paquet de feuilles qu'il sort du sac et prenant un cahier et un crayon, se met à dessiner l'oiseau qui vient de se poser devant lui.

Voix off :

- Aussi étrange que pouvaient me paraître ces rencontres hors du temps et de l'espace avec Fortunato, elles ne me surprenaient plus et j'espérais souvent dès mon réveil voir apparaître de nouveau, au pied du grand chêne, cet homme devenu mon ami.

De l'ombre sort discrètement Fortunato, il arrive derrière Felix Arnaudin..

Fortunato : Tu m'avais caché tes talents de dessinateur... !

Felix : Fortunato !

Fortunato : Bonjour Simon.

Felix : Mon cher ami ! Tu es là ! Je suis si heureux de te voir après toutes ces années ! Mais...tu ne vieillis pas !!!!! Quel est donc encore ce miraculeux phénomène que tu me caches ?

Fortunato : Je vieillis à mon rythme Simon, pas de miracle à cela... Mais tu me parles d'âge... j'ai un cadeau pour toi : nous sommes le 30 mai aujourd'hui n'est-ce pas ? Bon anniversaire amigo !

Felix : Comment le sais-tu !? Je ne t'ai jamais parlé de cette date !

Fortunato : J'ai du l'apprendre dans quelque lecture...Tiens, c'est un hamac tissé en fibres de chaguar, une plante que les indiennes utilisent. Tu vois, j'ai pensé au confort de tes vieux jours !

Felix : Il me faudra des dons d'acrobate ! Je ne me sens plus très agile...

Fortunato : Tu as passé toute ta vie à cheval sur ton vélo ou à courir après les lièvres, à grimper, à explorer ! Tu pourrais être indien et des indiens bien plus âgés que toi y dorment chaque nuit, ils s'installent parfois même juste sur une liane lors des chasses en forêt !

Felix : Avant que je me retrouve par terre, raconte moi les nouvelles de chez toi. Ici, on ne parle que de luttes et d'émeutes, de condition de vie difficile, de départ. Décris-moi de belles choses mon ami ; désormais, tout n'est pour moi que tristesse...

Fortunato : De belles choses ?! Voyons Simon, tu en es entouré ! L'âge t'aurait-il rendu aveugle !?

Felix : « Rien ne reste de ce qui était notre vie ancienne et répandait tant d'originalité, tant de simplicité primitive autour de nos vieux foyers : idées, mœurs, coutumes, à la première poussée du dehors, tout s'est obscurci, tout s'est déformé ou a sombré sous nos yeux avec une rapidité stupéfiante ; jusqu'à la langue elle-même, la bonne langue ancestrale, qui , défigurée, infestée de français maintenant, se voit de jour en jour, par l'effet de la pitoyable exaltation d'orgueil dont en bas comme en haut est atteinte la race, un peu plus dédaignée, un peu plus désapprise... »(Felix Arnaudin, chants des Landes)

Ma lande, ma belle et sauvage Haute Lande est défigurée. Des fabriques ont poussé comme des champignons dans tout le département.(**Diaporama**) Usines de traitement du bois, de transformation de la résine, de charbon et d'autres encore...Je ne sais si cet âge d'or de la monoculture va durer encore longtemps...J'ai des visions bien sombres pour les années à venir...Déjà les gens quittent leur maison pour aller vers les villes, ils partent vers d'autres régions et certains même vont tenter leur chance à l'étranger. L'exode a commencé.

Fortunato : L'exode...Aux quatre coins de l'Amérique du Sud, les indiens, sont en exode forcée devant une économie colonialiste croissante. Au nom du progrès, des routes gigantesques sont construites à travers la forêt pour le trafic commercial, des plantations immenses de céréales génétiquement modifiées sont semées sur des milliers d'hectares. Les indiens sont forcés de tout quitter et de tout perdre souvent sous la violence. Aujourd'hui Simon, certains meurent de faim, d'autres se suicident, ils errent sans savoir où aller...

Felix : Mon ami, comme toi je vois petit à petit disparaître l'identité culturelle d'un endroit que j'aime de toute mon âme. Je me sens vieux et fatigué Fortunato, et je désirerais plus que tout imaginer qu'un jour un homme ou une femme, les pieds plantés dans la terre, respire l'odeur de l'immensité que j'ai connue et chantonne dans notre belle langue une tendre histoire d'amour de berger. « Je devine sans peine ce qu'à leur tour, et à bref délai, vont devenir nos vieilles chansons, abandonnées à leur sort en un pareil milieu, où est, dès à présent éteinte, ou peu s'en faut, leur transmission orale ».

Fortunato : Cher Simon, je rêve moi aussi d'entendre des chants dans nos langues indiennes, des musiques de fêtes et de joie ; je rêve d'entendre de nouveau le cœur d'un peuple entier battre dans la forêt, dans les plaines et les montagnes.

Instrumental : "Huaynot" (Musique : Jorge Cumbo, Arr.: Gerardo di Giusto)

Echange de respiration, échange de regards , main de Fortunato sur l'épaule de Félix

Que dessinais-tu ?

Felix : Tout ce que je peux : les oiseaux, les plantes, les cartes, des pierres, des ruines...

Fortunato : Et ce sac rempli de feuilles de papier, quelles sont toutes ces notes ?

Felix : Quelques contes populaires et quelques chansons que j'ai répertoriés ce matin, « grâce à la mémoire et à la bonne volonté de ceux, qui autour de leur âtre, me permettent de mener à bien mon humble mais très chère entreprise ». J'en ai déjà une belle collection classée chez moi. La tradition orale ne se perdra peut-être pas ainsi. Peut-être un jour retrouvera-t-on mes cahiers et s'intéressera-t-on « au jardin joli de ces fleurs agrestes dont les douces senteurs emplissaient nos terres landaises autrefois...J'ai si peur de les voir mourir demain, délaissées de la génération nouvelle, tant est changée l'âme héréditaire, pour ne plus reverdir jamais... »(Felix Arnaudin, Chants des Landes)

Fortunato : Et bien Simon, tu me donnes l'envie d'écouter une de tes chansons...en dégustant une omelette, j'ai vu que tu avais trouvé des œufs...

Felix : (*Rire de Félix puis :*) Voilà l'histoire de (résumé de la chanson qui suit).

Chant d'amour, traditionnel Gascon

Tandis qu'il se met à chanter, il attrape le panier qu'il tend à Fortunato.

Le rideau tombe dès qu'il termine le chant, en cassant un œuf sur une vieille poêle en acier.

Scène IV

L'espoir

Le chêne.

Photo d'une plage des Landes. Bruits d'ambiance d'une plage en été, cris d'enfants, rire, musique...

Deux voitures se croisent, klaxons (voitures en cartons tenues par des enfants)

- OÙ t'as appris à conduire, abruti ?!! ([radioGinette](#))
- Eh ! Cool mec ! C'est les vacances !! Va surfer, ça détend ! ([surfmusic](#))

Les voitures disparaissent.

Silence.

Fortunato apparaît, une valise noire à la main. Il s'assoit sur le banc, attend, attend.

Un enfant passe en roller. Il salue le vieil homme :

L'enfant : B'jour m'sieur !

Fortunato : Bonjour petit. Dis-moi, tu n'as pas vu un homme venir cette direction, en vélo avec un fusil à l'épaule et un appareil photo sur le porte-bagage ?

L'enfant : Vous savez, des hommes avec des fusils, il y en a beaucoup ici m'sieur, presque tout le monde chasse ! Et l'appareil photo, c'est trop petit pour que je le vois dans un sac. Il s'appelle comment votre copain, je le connais peut-être ?

Fortunato : Simon.

L'enfant : Simon ? Connais pas.

Fortunato : Simon Arnaudin.

L'enfant : Arnaudin ? Comme le photographe ? Le seul que je connaisse il s'appelle Félix et il est mort depuis longtemps !

Fortunato : Ah déjà...?...il est mort...

L'enfant : Le siècle dernier m'sieur, le 06 Décembre 1921.

Fortunato : ...

L'enfant : Ca va m'sieur ?

Fortunato : Ca va...Où a-t-on enterré Sim...Félix... Arnaudin ?

L'enfant : A Labouheyre m'sieur. J' sais tout ça parce qu'on a fait un exposé sur lui à l'école ! C'était de la famille de votre copain ?

Fortunato : Je crois bien et aussi un peu de la mienne.

L'enfant : Au revoir m'sieur

Fortunato : Au revoir petit.

Fortunato reprend sa valise et s'éloigne du chêne. L'enfant le hèle :

Eh ! M'sieur ! Vous avez perdu un papier ! Sous le banc ! *(L'enfant lui fait signe et s'en va)*

Fortunato revient vers le chêne, se penche sous le banc et ramasse une très vieille grande enveloppe qu'il dépoussière. Il lit le nom du destinataire et de l'expéditeur, la décachette, sort une lettre qu'il commence à lire :

- Mon très cher Fortunato, (**Musique traditionnelle et chants en fond**)

Tant de fois je t'attendis en espérant entendre de nouveau tes étranges propos. Je continuai de me rendre sous le vieil arbre de notre amitié tant que mes forces me le permirent mais tu ne revins plus. **(Fortunato s'assoit et continue sa lecture toujours à haute voix)** Ton peuple avait certainement grand besoin de toi...

Jamais je ne compris vraiment comment tu avais pu venir jusqu'à moi en ce jour magique de notre première rencontre mais ce fut assurément un des moments les plus heureux de mon existence : je pouvais enfin échanger des propos similaires avec un être mu par la même passion de sauver sa culture. Maintes fois je pensais que nous nous enrichissions de l'échange de nos différences **(Extraits mêlés de Musique indienne puis Landaise)** et je me réjouissais d'avance de nous revoir sous ce chêne qui nous hébergeait, avec quelque anecdote à nous conter. J'aurais tant aimé te dire de vive voix que j'avais fait grâce à toi de confortables siestes en forêt, installé dans le précieux hamac, jusqu'à ce que je ne puis un jour en descendre et qu'un chasseur, qui avait pris par la grâce de la nature le même chemin que moi, m'aidât à m'extraire de l'exotique couchage. Ses pensées à l'égard de mon état mental furent si fortes qu'il s'abstint de tout commentaire et je me pris d'un fou-rire qui confirma son idée : je n'étais qu'un vieux fou.

Ah, cher ami, tu me manquas tant ces dernières années de vie durant lesquelles j'eus l'angoissante conviction que toute mon œuvre inachevée ne servirait à rien ni à personne. Je me sentis si seul dans mon entreprise à graver une mémoire ancestrale, luttant contre l'indifférence et la moquerie... Tant de jours, tant d'année : ma vie passée à tenter de sauver un héritage précieux, celui de ma terre, avec pour seule image obsédante celle de la culture d'une région toute entière qui s'effaçait inexorablement sous les pas du soi-disant progrès... Je ne sais aujourd'hui que penser du futur, ce mystérieux futur dont tu m'affirmais être issu.

Je garde malgré tout en moi l'espoir de ne plus assister à la chute des poétiques étoiles de tes indiens et celui de continuer à voir briller celles qui guidèrent si fidèlement mes bergers...

Je te souhaite toute la force dont tu auras besoin pour continuer ta route et, qui sait, peut-être trouverai-je un jour par hasard le chemin qui me conduira du passé jusqu'à toi ?

Ton ami, Simon Arnaudin. Le 05 décembre 1921.

(Fortunato regarde la lettre en silence, la replie avec « tendresse » et lève la tête au ciel)

- Ah... Simon... mon intemporel compagnon de route, tu as rejoint les étoiles de nos bergers n'est-ce pas ? **(Il tapote de sa main la place vide à côté de lui, sur le banc, amical, un peu triste)**... J'aurais tant aimé t'entendre encore plutôt que de te lire... **(Il pose la lettre à cette place).**

Diaporama des images de la pièce depuis son début, pot-pourri de tous les morceaux de musique et chansons en fond .

Pauvre Simon, tu es parti avec tant d'amertume, sans avoir eu l'occasion de voir ton travail enfin reconnu : il aura fallu attendre les années 60 pour que d'autres fous, aussi passionnés que toi, décident de mettre à jour toutes tes notes accumulées et tes photographies. Simon-Félix Arnaudin, le grand ethnomusicologue auquel toutes les Landes aujourd'hui rendent hommage. Tu t'inquiétais jusqu'au dégoût profond de l'existence de ne pas voir aboutir ton travail mais par ta Titanesque et infinie entreprise, tu as su révéler l'empreinte de ta culture ancestrale et empêcher l'érosion de celle-ci ; tu as

entretenu avec acharnement les racines de tout un peuple, le tien, afin qu'il conserve sa force et sa mémoire... Tu étais convaincu qu' un arbre sans racine est très fragile...

Lou pèc est devenu le grand homme qui a eu le courage de tout abandonner pour offrir un réel héritage à ses arrière-arrière petits enfants. Regarde- les Simon, regarde leurs yeux du haut de tes étoiles et vois comme ils aiment leur terre, vois comme leurs parents y sont toujours attachés, liés d'un invisible amour pour tout ce qu'elle représente pour eux, cette terre pleine de cicatrices, d'épreuves et de combats.

Chez moi, un peuple d'Indiens auxquels on volait la terre, a déclaré que le résultat obtenu pour leur défense par des hommes et des femmes sensibles à leur cause, prouve qu'il existe une force beaucoup plus importante que les obstacles auxquels ils sont confrontés. J' étais porteur d'un peu d'espoir en cheminant jusqu' ici.

Cher Simon, comme toi, je crois en la force de l'amour et en celle de la nature, je crois en la force de l'éducation que nous offrons à nos enfant et de l'héritage culturel que nous leur transmettons. Qu'échangeront-ils entre eux si nous ne leur laissons rien ?

Ah Simon, je t'avais apporté une surprise mais tu as peut-être bien fait exprès de partir avant que je n'ouvre cette valise !!! Voilà l'instrument que tu traitais d'insupportable : *l' affligeant, odieux et stupide accordéon !!!*. Je suis venu avec le mien pour te faire changer d'avis et, tant pis pour toi, tu l'écouteras quoi que tu en penses encore de là où tu te trouves !! Ecoute, c'est pour toi que j'en joue aujourd'hui...

Instrumental Accordéon , air Argentin (émouvant) puis chant

Silence.

Un enfant arrive, un peu « Tom Sawyer » aventurier avec un sac en bandoulière. Il révasse, admire le paysage en imitant un oiseau et ne prête même pas attention à Fortunato qui l'observe. Il attrape l'appareil photo qu'il a autour du cou et prend une photo du paysage. Il se tourne pour photographier le chêne et sursaute lorsqu'il s'aperçoit de la présence de Fortunato.

Fortunato : Ta photo sera plus réussie sans moi petit !

L'enfant : Non, restez s'il vous plait monsieur ! Vous voulez bien que je vous prenne en photo avec votre accordéon ?

Fortunato : ...(amusé) Très bien jeune homme !

L'enfant : Merci monsieur ! Merci beaucoup !

L'enfant prend la photo. Baisse l'appareil et sourit à Fortunato

L'enfant : Elle va être très belle, monsieur. Merci.

Fortunato : Je suis très fier que mon accordéon ait retenu ton attention !

L'enfant : Oh vous aussi monsieur, et puis l'arbre...et puis...

Fortunato l'interrompt :

Fortunato : Comment t'appelles-tu petit ?

L'enfant : Félix monsieur.

Entrée alternée (Landais, Indiens) de tous les figurants sur la reprise (extraits) de tous les morceaux et fin sur le Huaynot.

FIN.

« Felix d'ici et d'ailleurs... »
Annie-Laurence Lieutier, Onesse et Laharie, Octobre 2006
COPYRIGHT